Histoire et civilisation de l'écrit en Chine

Quatre vues décentrées sur la xylographie chinoise

Lucille Chia

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1060>

DOI : 10.4000/ashp.1060

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 2 février 2011

Pagination : 333-334

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Lucille Chia, « Quatre vues décentrées sur la xylographie chinoise », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 141 | 2011, mis en ligne le 25 février 2011, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1060> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1060>

QUATRE VUES DÉCENTRÉES SUR LA XYLOGRAPHIE CHINOISE

Conférences de M^{me} Lucille CHIA
université de Californie, Riverside,
directrice d'études invitée

Les quatre conférences ont porté sur les documents chinois imprimés par planches de bois qui n'ont pas été étudiés jusqu'à maintenant en profondeur. Ce sont des thèmes excentrés ou décentrés par rapport aux thèmes abordés par la plupart des savants qui ont traité des publications dues aux bureaux officiels, aux imprimeurs commerciaux et aux éditeurs privés, ainsi qu'aux organisations religieuses, surtout dans les centres urbains. L'emploi de l'imprimerie xylographique en Chine a gagné pourtant des aires lointaines et les ouvrages publiés se sont propagés au-delà des frontières de la Chine.

I. La première conférence regardait vers le Nord de la Chine où les centres d'impression furent beaucoup moins nombreux que dans le Centre et le Sud du pays, même au xvii^e siècle. L'absence de vastes centres d'imprimerie dans le Nord met cependant en valeur les modes de diffusion du livre imprimé sur le plan géographique, grâce à la simplicité et à la portabilité de la xylographie. Plus particulièrement, j'ai traité des activités éditoriales du mouvement religieux taoïste Quanzhen pendant les dynasties Jin (1127-1234) et Yuan (1234-1368), deux dynasties « étrangères », alors que la région eut grandement à souffrir des troubles de la guerre et des désastres naturels, ce qui n'empêcha pas la compilation et l'impression d'une édition du canon bouddhique et de deux éditions du canon taoïque, la seconde étant due au mouvement Quanzhen.

II. La deuxième conférence a traité de l'impression des ouvrages bouddhiques non-canoniques, à propos desquels nous sommes bien moins renseignés que sur la compilation et la publication des diverses éditions du canon bouddhique chinois. Beaucoup de ces ouvrages indigènes en chinois ont disparu, souvent en raison même de leur exclusion du canon. Quelques-uns ont cependant survécu et sont même devenus des ouvrages particulièrement populaires – et très souvent réimprimés non par des temples et des monastères, mais par des laïcs et des croyants ou des éditeurs commerciaux pour divers motifs et par divers moyens de distribution. Comme une étude sur les *sûtra* et les contes relatifs au *bodhisattva* Guanyin l'a montré, les informations bibliographiques et anecdotiques sur ces documents nous donnent un aperçu des liens entre le bouddhisme et la société de la Chine impériale tardive qui n'est pas moins riche que celui que l'on peut tirer des éditions du Tripitaka.

III. La troisième conférence a porté sur la diffusion de l'imprimerie en langue chinoise outre-mer vers l'Asie du Sud-Est au cours de la période pré-moderne. Étant donné la participation active des colons chinois dans le commerce et les services dans

les Philippines espagnoles, il n'est pas surprenant que certains d'entre eux se soient consacrés au développement des premières entreprises d'imprimerie et d'édition de la colonie à la fin du *xvi^e* siècle. Ils produisirent des livres en chinois, en japonais, en tagalog, en espagnol et en latin, y compris des ouvrages religieux publiés sous les auspices d'institutions missionnaires catholiques. En outre, des livres furent quelquefois imprimés en Chine ou au Japon spécialement pour diverses communautés des Philippines. L'exportation de livres populaires publiés au Fujian et dans d'autres parties du Sud de la Chine représente notamment une extension significative de la dissémination du livre chinois qui accompagna largement la diaspora chinoise d'outre-mer. En examinant les ouvrages chinois imprimés pour les lecteurs des Philippines espagnoles à leur début, on peut mieux comprendre comment la culture du livre chinois s'est adaptée et développée en présence de cultures et de religions non-chinoises très différentes.

IV. La quatrième conférence explorait un autre territoire moins bien identifié, mais non inexplorable, à savoir comment évaluer et caractériser les documents imprimés qui n'ont pas survécu. En fait, ce « comment » est évident quoique laborieux : c'est l'utilisation attentive et critique des catalogues et bibliographies subsistantes aussi bien que les témoignages anecdotiques. Une telle recherche nous aide à résoudre diverses questions. Par exemple, le nombre d'imprimés connus de la dynastie Song (960-1279), alors que le livre imprimé prenait son essor, est éclipsé par les chiffres de l'imprimerie des trois premiers siècles de l'Europe occidentale. Est-ce que cette comparaison est correcte ou bien défectueuse en raison d'hypothèses erronées ? Ou encore pouvons-nous approcher la vie d'un type donné de livre imprimé ou de manuscrit et ses chances de se transmettre en entier ou en partie ? Et est-ce que ces développements dépendent de la relation entre les ouvrages imprimés et les manuscrits (une relation qui à son tour dépend de la technique d'imprimerie employée autant que du traitement du livre lui-même par le lecteur) ? Ainsi, même les livres perdus peuvent nous dire quelque chose de leurs producteurs et de leurs consommateurs.